

soleil à plein ciel, dès qu'il est un peu bas sur l'horizon.

Odile aime beaucoup voir le soleil se coucher par delà les lignes harmonieuses du Bois-Roux ; elle possède même un album, peut-être unique, d'aquarelles dues à son pinceau, et représentant plus de cent couchers de soleil, tous d'une beauté très différente, couchers royaux dans l'or et la pourpre, soirées rouges où le ciel tout entier semble saigner au-dessus d'un incendie, ciel vert-d'eau, nuages gris-acier éparpillés comme des moutons dans l'immensité des espaces ; dès aujourd'hui, le jeune homme prend ses dispositions afin que sa malade puisse les admirer le mieux possible ; très souvent il dîne vivement avec sa sœur, puis vient chercher Odile, et l'amène sur la route villageoise de Noureux, auprès de la hutte de la Malvina ; et là, il arrête ses chevaux devant une immense étendue de ciel où, presque chaque soir d'été, le soleil se couche d'une façon merveilleuse derrière le rideau lointain de peupliers qui bordent la route de Chauxny ; puis l'on revient au pas des chevaux, dans le grand calme apaisant des crépuscules champêtres.

S'il pleut, Jacques apparaît à l'Abbaye avec toute une provision de belle humeur ; et les hautes pièces étonnées semblent réveiller leurs échos pour répondre aux saillies étincelantes du grave Jacques de la Ferlandière. . . Il veille à tout ; comme le régime d'Odile consiste en un ensemble de précautions, le jeune homme, avec une attention discrète, mais de tous les instants, s'arrange afin qu'Odile s'y conforme sans pourtant trop en ressentir la servitude ; et ce fort a des délicatesses de maman pour amener sa fiancée à faire, pour sa santé, des sacrifices auxquels jamais, sans lui, elle n'aurait consenti à se plier.

En voiture, tout d'un coup, à un carrefour, sans se douter de rien, Odile rencontre le médecin de la Ferlandière, le brave docteur Mutin ; et, comme au hasard, prend sa consultation, sans avoir eu l'énervement de la prévoir.

Peu à peu, Jacques ramène la jeune fille vers les choses qu'elle aimait. Il y a des moments dans la vie, où, froidement, on laisse se dénouer tous les liens qui attachent à l'existence et constituent sa raison d'être, des moments où l'on meurt partiellement, avant la mort définitive qui n'a presque plus rien à trancher. Déjà, Odile avait commencé ce douloureux travail de la séparation. Jacques l'arrête sur cette voie ; et, les uns après les autres, reprend tous les liens dont beaucoup flottaient à la dérive, sur le courant de la vie, perdus au milieu du naufrage de toute ses espérances.

Le jardin de l'Abbaye reçoit d'abord une toilette spéciale et un dessin nouveau ; puis, chaque soir, Jacques arrive avec, dans ses poches, des échantillons de papiers, d'étoffes, des croquis d'ameublements ; il force Odile à s'intéresser à tout, provoque son avis, entretient des discussions ; bien plus, afin de retourner, de labourer plus profondément la terre des mauvais souvenirs, il lui fit refaire le voyage de Paris, mais en famille, avec Jeanne et sa tante.

Ils partirent de Tergnier un matin à 6 heures : et Odile, un peu étonnée d'elle-même et du renouveau qui apparaissait en son âme, débarque dans la capitale à 8 h. $\frac{1}{2}$.

Elle ne connaissait pas Paris à cette heure matinale et revit, toute joyeuse, des rues où, quelques jours auparavant, elle avait promené sa lassante tristesse. Assise en voiture à côté de Jacques, elle s'intéressa au mouvement de la ville le matin, aux fillettes courant chercher le lait de leurs mamans ; aux porteuses de pain ; aux troupeaux de chèvres s'arrêtant aux portes pour se laisser traire par leur conducteur basque ; à cette allée et venue coquette des petites ouvrières au teint pâli, aux doigts fluets, à la toilette bon marché, mais portée avec ce goût suprême dont aucune cité du monde ne possède le secret : humbles couturières, jeunes modistes, *petites mains* descendant des quartiers excentriques vers le cœur de la capitale ; bonnes affairées ; femmes revenant de la Messe et conservant sur leur front quelque chose comme le rayonnement de leur prière ; employés à la mine reposée par la nuit, s'acheminant lentement vers le bureau en lisant le journal ; marchandes de fleurs à la voiture, bouquetières au panier, tout le mouvement de la rue sans l'énervement de la poussière et de la chaleur ; et, sur tout cela, l'air rafraîchi, le soleil levant qui découpe de larges bandes d'ombre fraîche au pied des maisons, le soleil qui éclaire sans aveugler et attiédit sans tout rôtir.

Comme si la capitale voulait définitivement se réconcilier avec la jeune fille, il n'y eut aucun des ennuis ordinaires aux acheteurs pressés de repartir ; pas de foule dans les magasins ; les employés furent aimables, se montrèrent empressés auprès des jeunes gens, descendirent d'eux-mêmes le ban et l'arrière-ban des échantillons ; et midi sonnait à l'horloge du Conseil d'État, qu'Odile, encore au Louvre, parlait du Bon Marché pour le soir !

Mais Jacques ne voulut pas : c'était assez de fatigue pour aujourd'hui. . . on repartirait par l'express de 3 h. 50. Et comme Odile proteste, Jacques déclare qu'il est le maître, puisqu'il est le fiancé, le mari de demain ! . . . Ce qui fit beaucoup rire.

Puis, tous ensemble, ils allèrent déjeuner dans un restaurant du boulevard, où, contrairement à toutes ses prévisions, Odile s'amusa encore. Elle voulut commander le menu elle-même et choisir des plats inconnus à la cuisine de l'Abbaye. Le déjeuner débuta très gaiement avec un potage *Esau* réclamé spécialement par Jacques, que ce vocable biblique intriguait ; le jeune homme prit d'ailleurs une mine navrée en voyant arriver un prosaïque potage. . . aux lentilles, au lieu des magnificences culinaires que, pour une fois, il avait rêvées. Odile fit la grande enfant, et tint à ce que Jacques l'absorbât jusqu'à la dernière lentille. . . Jeanne et la tante étaient heureuses de voir ainsi le visage d'Odile s'éclairer ; la journée fut excellente.

— Vous voyez, Jacques, disait Odile dans le wagon, il ne faut plus me quitter, à vos côtés tout devient beau. . . même cet affreux Paris.